

CHAPITRE V

Fonctions plurielles de l'humour et du rire en situation d'enfermement



par Alice Jaspert

Résumé

S'intéressant aux différentes fonctions sociales de l'humour et du rire en situation d'enfermement, le présent chapitre s'insère dans nos travaux de doctorat menés dans trois institutions de placement pour jeunes garçons francophones en Belgique. Il tend à comprendre comment, dans ces lieux où la dichotomie caractérise les relations entre les jeunes et les intervenants et où les tensions sont latentes, les conflits peuvent s'atténuer et l'équilibre se maintenir entre les groupes en présence, en dehors du traditionnel système disciplinaire appliqué par les uns sur les autres. Pour y répondre, nous choisissons de nous centrer sur l'objet particulier que sont le rire et l'humour. *Avec qui on rit ? De qui, de quoi on rit ? Comment on en rit ?* sont des questions qui guident le lecteur des coulisses à la scène collective de l'enfermement des mineurs.

MOTS CLEFS : humour et rire ; fonctions sociales ; mineurs ; situation d'enfermement ; modes de régulation de relations tendues

Abstract

This contribution analyses the various social functions of humour and laughter in situations of confinement. Ethnographic research was completed as part of our PhD research of three detention facilities for juvenile delinquent boys in the French-speaking part of Belgium. In these institutions the relations between the young people and the professionals are characterized by a strong dichotomy and the tensions between both groups are latent. We tried to understand how the conflicts are handled and thus the balance between the groups preserved, in ways other than through the traditional disciplinary system, which is a system imposed by one group on the other by their dominant position in the institution. Our observations led us to study this particular topic through the scope of laughter and the humour. *Who do they laugh with ? Of whom / what do they laugh ? How do they laugh ?* These are some of the questions that will guide the reader as he gradually discovers this aspect of life from behind the collective « main stage » of the detention centres for delinquent boys.

KEY WORDS : humour and laughter ; social functions ; delinquent juveniles ; situations of confinement ; regulation modes of strained relationship

INTRODUCTION

Cette contribution s’inscrit dans nos travaux de doctorat en criminologie portant sur l’enfermement des jeunes poursuivis par la justice en Communauté française de Belgique (Jaspart, 2010). Notre recherche, ancrée dans une perspective inductive et une approche ethnographique, a pour ambition de présenter un « essai de sens », une « proposition de compréhension » (Paillé, 2006, 117) de l’intérieur des trois institutions proposant un régime fermé [1]. Pour le présent chapitre, nous avons tenté de revisiter ce matériau en nous demandant comment, dans ces institutions emblématiques de la justice des mineurs, les troubles peuvent se définir et se réguler, en dehors de l’approche disciplinaire qui caractérise ces institutions. Inspirée par les questionnements de F. Vanhamme et V. Strimelle – « Qu’est-ce qu’un trouble, un conflit ? Comment les définit-on ? Comment y réagit-on ? » – (Strimelle et Vanhamme, 2009, 83), nous avons cherché à comprendre comment, dans ces lieux où la dichotomie caractérise les relations entre les jeunes et les intervenants et où les tensions sont latentes, les conflits peuvent se résorber et l’équilibre se maintenir entre les groupes en présence, parallèlement au traditionnel système de sanctions appliqué par les uns sur les autres.

Au fil de notre recherche doctorale, nous avons été surprise de voir le rire et l’humour apparaître en toile de fond de nombreuses observations, traversant les lieux, les situations et les acteurs de l’enfermement. Inattendu dans des lieux que l’on imagine souvent sombres, cet objet est progressivement devenu incontournable. La complexité de son approche et de sa mise en réflexion semble à la mesure de son importance sur le terrain : oscillant entre cohésion et exclusion, rapprochement et distanciation, détente et tension, rencontre et humiliation, l’humour et le rire caractérisent bien, selon nous, les rapports possibles entre les jeunes et les adultes dans l’enfermement. Loin d’être le seul, c’est donc cet angle d’approche particulier des troubles et de leur gestion que nous aimerions également approfondir dans cette contribution.

Dans un premier temps, nous présenterons brièvement le cadre spatio-temporel de l’enfermement des mineurs. Ce décor a, à notre sens, son importance en ce qu’il établit les fondements de la démarcation, voire de la ségrégation, qui opère entre les jeunes et les adultes dans le quotidien collectif. Une démarcation qui, comme nous le verrons, se poursuit et se peaufine en coulisse. Dans un second temps, nous rejoindrons ces coulisses pour examiner certaines sources de malaise ainsi que leur possible apaisement observables dans l’entre-soi que se créent, de part et d’autre, les adultes et les jeunes. Dans un troisième temps, nous envisagerons certains conflits susceptibles de surgir en situation de coprésence et d’interactions entre les jeunes et les adultes. Nous verrons alors comment l’humour plutôt noir et le rire plutôt jaune peuvent être de véritables refuges pour les deux groupes tant dans l’entre-soi que sur la scène collective. Nous verrons aussi que le rire et l’humour

sont des choses que les adultes et les jeunes peuvent apprendre à partager, permettant le rapprochement interindividuel et l'apaisement des tensions.

1. LE CADRE SPATIO-TEMPOREL DE L'ENFERMEMENT

a. Lignes de démarcation

A mesure que l'on s'en approche, les trois institutions d'enfermement des mineurs étudiées s'éloignent des centres urbains et des villages de la région. Aucun panneau indicateur pour guider les visiteurs. Naturels ou non, les obstacles font ralentir, le chemin devient étroit. Qu'elles soient faites de grillage ou de béton, les enceintes extérieures paraissent concrétiser l'isolement des institutions tout en participant à leur effacement. Comparativement aux traditionnelles prisons pour adultes, la petite carrure qu'elles exposent au regard donne l'impression de miniatures ajustées à la justice des mineurs. Comme repliées sur elles-mêmes, elles semblent vouloir, et peut-être devoir, se fondre dans le paysage qui les entoure. Mais, comme chez les adultes, la démarcation avec l'extérieur est bien présente ; elle se matérialise passé l'enceinte, certainement pour les jeunes qui arrivent. Si certains adultes qui y travaillent disent ressentir une impression de coupure du « monde normal », pour les jeunes, c'est un étau qui se resserre au fil de leur arrivée et de leur dépouillement ; les « techniques de mortification » (Goffman, 1968, 56) commencent à opérer. Vu la distance des grandes villes et l'inaccessibilité en transports en commun des trois institutions, certains jeunes ne recevront que peu voire pas la visite de leur famille durant le temps de leur placement.

L'éloignement géographique et l'isolement sécurisé s'intensifient à mesure que l'on chemine en leur sein vers les véritables cœurs de l'enfermement, les *sections de vie* [2], ces espaces où une dizaine de jeunes vont séjourner pour un temps variable entourés par différents intervenants, éducateurs, travailleurs psychosociaux et surveillants. La vie communautaire et la sécurité sont des principes qui se combinent et marquent les aménagements des lieux *sectionnaires*. Dans chaque unité, il y a des salles communes dont on devine les différentes fonctions à la vue du mobilier toujours adapté au nombre d'acteurs en présence. En guise de séparations, on retrouve généralement des cloisons vitrées qui permettent à la surveillance à distance et à la surveillance rapprochée de s'exercer. Dans le croisement des regards adultes, il reste des endroits que l'œil ne peut percer mais où des caméras prennent le relais. Chaque section dispose aussi de sa rangée de *chambres* [3] individuelles. Flanquées d'un œillette, les lourdes portes s'ouvrent sur de petits espaces confinés dont les châssis comme les meubles sont sécurisés. Le local d'isolement n'est jamais bien loin.

L'espace et sa gestion apparaissent comme un axe commun important de l'enfermement des jeunes délinquants. La coupure physique, pourtant relativement camouflée, qui opère depuis l'entrée se prolonge au sein des sections. Si c'est un fonctionnement presque autonome qui se devine dans chacune d'elles,

c'est aussi une démarcation entre les jeunes et les adultes qui se dessine. Dans le microcosme sectionnaire, ils n'ont pas la même légitimité pour occuper et circuler dans l'espace. Dans leur alliance, la structuration de l'espace et la manière de l'utiliser inscrivent, d'après nous, dans un registre dichotomique et symbolique les places des jeunes et celles des adultes.

b. Cadence d'un temps qui court

L'enfermement des jeunes, c'est aussi une gestion particulière du temps [4]: le placement repose sur un temps court, un quotidien où, au jour le jour, le séquençement et la cadence sont de mise, un quotidien où la répétition et l'obligation de participer s'imposent aux jeunes. Comparativement à d'autres institutions totales (Goffman, 1968), tels la prison et l'hôpital, la « sur-organisation » de l'horaire et l'obligation de participer à toutes les activités sont deux éléments clés et spécifiques de la gestion collective observée dans l'enfermement des mineurs. Les jeunes en sont rapidement avisés. Dès leur arrivée, le document d'accueil les informe de l'importance du respect de l'horaire et de l'obligation de participation aux différentes activités, sanctions à l'appui. Les intervenants deviennent les gardiens de ce découpage rythmé des heures.

De ce que nous avons pu en saisir, cette structuration du temps court participe aux objectifs sécuritaires que ces institutions partagent. Le découpage rythmé des heures permet d'occuper les jeunes et d'encadrer les temps morts ; par là, il s'agit de contrer l'inattendu et le flottement qui sont envisagés comme de potentielles sources de problèmes. *Occupez les jeunes ou c'est eux qui vous occuperont !*, dit la devise locale. Cette structuration poursuit également des objectifs d'éducation et de traitement en visant à *redonner un rythme normal* aux jeunes et à leur *réapprendre à faire quelque chose de leur journée*. Comme la gestion de l'espace sur laquelle reposent les institutions spécialisées, leur gestion du temps quotidien fait écho à des techniques de discipline et de normalisation déjà anciennes. Par l'action, le « bon dressement » des corps « indociles », il s'agit bien, relevait M. Foucault (1975), de toucher et de « redresser » les esprits.

Pourtant, d'après nos observations éprouvées, cet agencement du temps a aussi, dans la répétition, cet effet étrange d'engourdir les acteurs en présence. A mesure des jours qui se répètent sur le même mode, les croix tendent à s'estomper sur les calendriers de fortune des jeunes, les habitudes et la routine s'installent chez les intervenants, la chercheuse aussi se surprend à s'assoupir. Dans la répétition, tous sont comme pris dans de l'ouate. L'image de cette matière moelleuse et confortable dans laquelle il doit être agréable de s'assoupir traduit de manière sensitive la torpeur qui surplombe le quotidien sectionnaire. Dans ce subtil mélange de rythme contraint et de torpeur cadencée, il est de nombreux moments de pause où les jeunes et les adultes se retrouvent en coulisse.

2. EN COULISSE

a. Rapprochements et malaises

Dans ces lieux concourant à la visibilité de tous les instants, on découvre aussi des poches de sociabilité qui se creusent, çà et là, où les acteurs se rejoignent entre eux loin du regard des autres. En coulisse, les acteurs se retrouvent autour de sujets de discussion, de modes de (re)connaissance et de défense propres.

Lorsque les jeunes sont *en chambre*, à différents moments de la journée, les adultes rejoignent de « petits îlots de sociabilité » (Vienne, 2003, 87). Les espaces investis sont souvent détournés de leur fonction officielle : le *bureau éduc*, un fumoir improvisé, le *bocal* de surveillance, la cuisine sont autant de lieux où les différents intervenants se succèdent et s'arrêtent le temps d'un café, d'une cigarette. Canaux d'interconnaissance et de communication, ces moments partagés permettent à la socialisation professionnelle d'opérer : lorsque les anciens racontent l'histoire de l'institution et de la section, ce sont aussi les ficelles du métier et certaines philosophies d'intervention qui se transmettent entre éducateurs. Ces moments paraissent aussi servir d'exutoire aux difficultés rencontrées au fil des journées. Dans les discussions collectives, des malaises sont perceptibles. L'usure ressentie et les besoins d'échappatoires, les souvenirs nostalgiques d'une autre époque où l'équipe était soudée et les jeunes différents, la question de la mixité des équipes introduite récemment et les conflits de genre sont des invariants. Ces plaintes récurrentes paraissent dessiner les contours défensifs d'une profession qui souffre de reconnaissance tant en interne qu'à l'extérieur de ces institutions.

Alors que les adultes s'aménagent des espaces et des moments de sociabilité pendant que les jeunes sont *en chambre*, ceux-ci en font de même au même moment. Loin du regard des adultes, les murs qui séparent les chambres individuelles au fil des couloirs sectionnaires n'empêchent pas cette appropriation de l'espace. Par les fenêtres ou au travers des murs, les jeunes communiquent, apprennent à se connaître, échangent, gèrent leurs différents. Cela peut aussi se faire *en section*, durant certaines pauses ou activités, lorsque la surveillance des adultes se relâche. Dans ces rapprochements, il est intéressant d'entendre que les jeunes mobilisent certains critères similaires à ceux indiqués dans les dossiers administratifs pour se connaître et se reconnaître : l'origine géographique, les mesures antérieures, le type de faits qualifiés infractions. Par ces critères, ils se distancient aussi : en forçant quelque peu le trait, les *caïds* repèrent les *touche-pipi*.

b. Rire entre soi

Dans l'entre-soi, les professionnels et les jeunes rient aussi. Si les poches de sociabilité où se retrouvent les adultes sont des lieux de grogne privilégiés, les éclats de rire y résonnent. Les « coups de gueule » collectifs sont ainsi ponctués des blagues qui détendent l'atmosphère. Les intervenants se remémorent de drôles de

souvenirs collectifs tels des *incidents* du passé ; l'ingéniosité des jeunes impliqués, le côté inattendu ou incroyable de la situation peuvent être matières à plaisanteries, même si les issues de ces événements ont parfois été tragiques. Les activités organisées à l'extérieur entre adultes sont autant de souvenirs bien arrosés dont on retient les comiques de situation. Des vanes et des boutades s'échangent du « tac au tac ». Les blagues se font plus décapantes dès lors que l'on parle de collègues absents qui *n'en touchent pas une*, qui *se prennent pour le Roi-Soleil* ou qui jouent *les petits chiens derrière la direction*. Cette dernière apparaît souvent en toile de fond des discussions, en son absence, sur le fonctionnement et l'organisation des institutions. Quelle que soit leur personnalité, *les chefs* en prennent pour leur grade dans les moments de rire ensemble.

De leur côté, les jeunes partagent en riant certains épisodes de leur parcours délinquant, de leur trajectoire judiciaire, de leurs expériences sexuelles. Certains s'avèrent très doués pour faire rire leur assemblée en imitant les jeux de *cache-cache* avec les *cow-boys* du nom donné aux policiers, les remontrances du *proc* ou *les crises* ou le dépit de *leur* juge. Au fil des immersions, nous avons pu nous étonner de la variation des registres mobilisés par les jeunes placés. D'un côté, c'est un humour « corrosif » qui peut se donner à entendre dans ces moments de discussion où la surenchère dans *le glauque* est applaudie. Les histoires de *meufs du quartier*, de *coups*, de *baise* peuvent amuser la galerie, certainement lorsqu'elles sont accompagnées de détails et de mimes évocateurs. Le « trash » est, d'après B. Humbeeck et M. Berger, une caractéristique relativement propre de l'humour « cool » des adolescents de notre époque, cet humour qui tend à combiner « narcissisme, détachement ironique et hédonisme » (2008, 61). D'un autre côté, les jeunes que nous avons côtoyés peuvent passer à un humour bien plus léger, et peut-être plus enfantin, en se montant des canulars entre eux et en se lançant des défis pour piéger le règlement : échanges de jets d'urine dans les douches ou au travers des barreaux de leurs fenêtres de chambre, concours improvisés consistant à voler le plus de chocolats dans le frigo ou à ramener une partie du souper dans les chambres (une pita vaut plus qu'un dessert), etc. A la différence de l'humour corrosif qui leur paraît souvent choquant, ce registre peut faire sourire les adultes qui interceptent ces tours. Ils en restent néanmoins souvent exclus. Entre humour noir *no limit* et humour léger parfois *bébête*, l'exclusion des adultes est certainement une caractéristique de l'humour « ado » qui a toute sa place dans l'enfermement. Notons que, tout en partageant ce double registre, les jeunes peuvent rire entre grands, d'un côté, et entre petits, de l'autre. Cette répartition observable au fil des journées, et particulièrement durant les pauses *fumus* (l'âge de l'autorisation de la cigarette, 16 ans, marquant la différence), paraît permettre le vivre ensemble sans trop *se taper sur le système*. La stigmatisation des jeunes placés pour des faits de délinquance à caractère sexuel peut notamment s'en voir, sinon gommée, à tout le moins atténuée.

Comme l'avancé déjà H. Bergson, le rire a une fonction sociale importante : il « a besoin d'un écho » et il est « toujours le rire d'un groupe » (Bergson, 1900, 11).

Nous pensons pouvoir dire que dans l'enfermement des mineurs, du côté des professionnels comme de celui des jeunes, rire dans les moments d'entre-soi permet de se réunir, de « créer un 'nous' » (Adam, 2007, 255), de se sentir soudés. De part et d'autre, l'humour semble permettre de se défendre et de se distancer des contraintes, de « reprendre virtuellement sa liberté » (Frisch-Gauthier, 1961, 296) et peut-être de s'anesthésier momentanément. Le rire permet aussi de se dire certaines choses qui ne pourraient être dites autrement ; il a de la sorte, comme l'analyse Ch. Adam, une fonction de médiation symbolique. De part et d'autre, on rit en sa présence du collègue ou du camarade d'infortune *grognon*, de *celui qui débarque*, de *la grande gueule* un peu susceptible. Mais le rire permet encore de marquer les différences, de maintenir à distance. Pour pénétrer les poches d'entre-soi et partager les tranches de rire, il s'agit d'être initié. De chaque côté, lorsque les blagues et les mimes touchent certains absents, ce sont souvent des reproches ou des tensions qui se font sentir. Selon le sens commun, l'humour ne semble alors plus là pour faire « avaler la pilule » mais davantage pour permettre de « cracher ce qui reste en travers de la gorge ». Lorsque ces absents pénètrent l'entre-soi sans y être invités, les éclats de rire s'estompent et les espaces investis se vident de leurs occupants.

On ne rit pas de la même chose à tout âge, nous disent B. Humbeeck et M. Berger (2008, 47). De fait, les registres mobilisés dans l'humour des adultes et dans celui des jeunes peut éloigner parce que les uns et les autres ne se trouvent pas souvent respectivement comiques. En corollaire de sa fonction sociale, l'humour a également un pouvoir d'exclusion : « Expression de solidarité ou manifestation de rejet, il cimenter les relations à l'intérieur du groupe en même temps qu'il tient à distance tout ce qui pourrait en menacer l'homogénéité » (Humbeeck et Berger, 2008, 83). Dans l'enfermement, la cohésion et l'exclusion que permet simultanément l'humour semblent particulièrement passer par le fait de rire des autres, comme nous le verrons ci-après.

3. EN COPRESENCE

a. Observation réciproque et tensions

Dans le quotidien sectionnaire, les rapports entre les jeunes et les adultes nous sont apparus marqués par les regards des uns sur les autres, en symétrie. En effet, dans l'atmosphère propre à l'enfermement, on peut sentir les regards omniprésents. La vue et l'écoute, compris dans ces « regards », sont physiquement premiers, antérieurs à toute action.

Du côté des professionnels, l'observation remplit une triple fonction. C'est grâce à l'observation des jeunes que les professionnels peuvent assurer la sécurité. Présentée comme une nécessité justifiée par le régime fermé, la surveillance impose aux intervenants d'être toujours en alerte, de rester sur leur garde, voire de *se méfier des jeunes*. C'est aussi grâce à l'observation que les intervenants psycho-

socio-éducatifs réalisent leur mission de traitement, d'éducation ou d'aide à l'égard des jeunes ainsi que leur mission d'« observation » et d'évaluation pour le compte des autorités mandantes. Des outils d'appréciation et de notation sont mis en œuvre à cette fin, alliant une approche mathématique et une approche littéraire. Ces outils reposent sur un principe commun de transcription systématisée des comportements, des attitudes et des sentiments (manifestes ou cachés), principe qui tend à encadrer l'observation, l'évaluation, l'action et la communication des intervenants. Ces outils sont d'inspiration comportementaliste mais, dans le cadre des missions d'aide et d'expertise pour lesquelles les équipes sont mandatées par les autorités judiciaires, l'objet observé dépasse souvent les seuls comportements visibles. Les regards cherchent à percer l'intimité, les pensées et parfois l'inconscient des jeunes, de même qu'à débusquer et à comprendre les décalages qui peuvent apparaître entre ce que les jeunes disent aux intervenants et ce qu'ils disent aux autres jeunes ou à leurs proches, entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font, etc. Dans l'enfermement, tout, chez les jeunes, *peut* devenir objet d'observation.

Objets des regards complexes des adultes, les jeunes deviennent également sujets d'observation. Pas à pas, à mesure des réactions des adultes et des conseils de leurs pairs, les nouveaux sont amenés à comprendre qu'ils sont minutieusement surveillés dans le quotidien sectionnaire. Pendant le placement ou la succession de placements, ils vont, pour la plupart, saisir qu'ils font aussi l'objet de l'observation des adultes, observation qui dépasse donc ce qu'ils donnent à voir en coprésence, qui dépasse aussi les murs de l'institution pour aller jusqu'aux oreilles des magistrats. Parallèlement, les jeunes apprennent à observer les adultes et à les analyser en retour. Certains développent de véritables techniques et beaucoup partagent les résultats de ces exercices. Ce développement des sens qui se peaufine au fil des jours est, semble-t-il, bien utile pour les jeunes. Outre l'ennui que cela aide à atténuer, dans l'entre-soi, ce sont des ficelles du placement qui s'acquièrent et se transmettent, des échanges voire des amitiés qui se tissent, un « texte caché » (Scott, 2009) qui s'écrit.

Dans le jeu des regards réciproques, il est intéressant de remarquer que certains adultes peuvent s'interroger et même s'énerver face à des jeunes qu'ils envisagent comme des *faux jetons*, des *doubles visages*, de même que certains jeunes nous ont dit avoir *la haine* à l'égard d'intervenants qu'ils voient, de leur côté, comme des *doubles faces*, des *schmitt* [5]. Ce rapprochement nous paraît particulièrement révélateur. En effet, alors que la littérature scientifique tend à problématiser l'aide contrainte dans l'enfermement, nous pensons, pour notre part, que les incompréhensions et les tensions les plus perceptibles entre les jeunes et les adultes se cristallisent davantage autour de la mission d'évaluation liée au cadre mandaté du placement. D'après les données recueillies, l'observation envisagée en termes de surveillance ainsi que d'action sur le comportement des jeunes, de même que la combinaison « surveiller et aider », n'apparaissent pas réellement problématiques pour ces derniers. Par contre, l'observation utilisée à des fins d'évaluation à la demande des autorités mandantes et de communication à celles-ci semble plus contestée. Les

jeunes sont amenés à comprendre que, comme « tout » chez eux peut être observé, « tout » peut aussi être relayé aux magistrats et que cela peut se retourner contre eux, alors qu'on leur demande d'apprendre à faire confiance aux adultes, à se montrer *vrais*. S'ils peuvent trouver que les adultes les aident durant le placement, certains n'acceptent pas que, dans le cadre ou en parallèle de cette aide, ce qu'ils livrent soit communiqué pour servir à leur évaluation par le mandant qui vise, en fait, à voir s'ils sont conformes aux exigences sociales pour envisager la fin du placement.

Ainsi, différents jeunes nous ont expliqué avoir *la haine* à l'égard de certains intervenants qui, d'après eux, *discutent avec toi parce qu'ils doivent faire leur rapport alors ils sont obligés de venir vers toi mais ils s'en tapent, d'autant plus s'ils croient qu'ils savent tout sur nous alors qu'ils ne savent rien. Ils font comme s'ils étaient dans notre tête.* La haine exprimée, parfois violemment, est souvent liée, dans la parole des jeunes, à l'impression d'avoir été *trahis*. Le terme de *schmitt* souvent utilisé est assez éloquent : s'il signifie policier, gendarme, d'après l'usage que les jeunes côtoyés en font, il qualifie plus généralement quelqu'un qui n'est pas *reglo*, une *balance*, un *traître*. En miroir, des intervenants peuvent également ressentir cette trahison face à des jeunes qui, d'après la confrontation de leurs observations, apparaissent comme *manipulateurs, trop conformistes pour être vrais*.

b. Rire des autres

Dans le quotidien ségrégué et l'atmosphère parfois tendue de l'enfermement entre les jeunes et les adultes, l'humour est une précieuse soupape qui tend aussi à se matérialiser par le fait de rire, de chaque côté, des autres. Entre adultes, comme entre jeunes, une caractéristique physique, une attitude ou une posture, un trait de caractère, un problème familial ou une expression fétiche peuvent être l'élément déclencheur d'une vague humoristique qui détend l'atmosphère dans l'entre-soi. C'est dans ce cadre que les surnoms se transmettent, par exemple, de part et d'autre. « Le comique exige (...), pour produire tout son effet, quelque chose comme une anesthésie momentanée du cœur » (Bergson, 1900, 11). Ce « rire soupape » peut prendre des tons bien plus sombres et les plaisanteries peuvent faire place à des railleries cinglantes.

Mais, dans l'enfermement, les acteurs ne sont pas sur un pied d'égalité. Comme les adultes peuvent légitimement pénétrer dans l'entre-soi des jeunes sans leur consentement alors que l'inverse n'est pas possible, ils peuvent davantage rire des jeunes en leur présence. Pour certains intervenants, l'autodérision est aussi un apprentissage utile auquel il s'agit d'initier les jeunes. Mais, dans un rapport de force inégal, l'apprentissage de l'autodérision peut devenir celui de la dérision voire du ridicule et du ravalement de la susceptibilité. Si la bienveillance est, d'après B. Humbeeck et M. Berger (2008, 100), un ingrédient indispensable qui permet de rire de tout, dans l'incompréhension ou l'énervement qu'ils ressentent

face aux *crevettes*, aux *neuneus*, aux *gros lots* qu'on leur *refourgue*, quelques adultes admettent qu'ils peuvent parfois perdre patience... et, peut-être, leur bienveillance.

Dans le jeu de miroir, les jeunes sont amenés à comprendre que certains adultes sont loin d'être débonnaires lorsqu'on les taquine en retour. Se moquer d'un intervenant n'est pas souvent le bienvenu et peut donner lieu à une remontrance ou une sanction pour cause de *manque de respect*. Ainsi, c'est davantage à la dérobée que ce pan de l'« humour jeune » se déploie dans le quotidien collectif. Certains jeunes téméraires peuvent néanmoins s'avérer doués pour rire des adultes en leur présence. Dans ce cadre, les petites victoires sur les règles du placement et sur la vigilance des adultes font place à des imitations moqueuses juste assez dissimulées pour faire rire les camarades sans que l'intéressé ne puisse réellement les saisir. Des *foutages de gueule* chuchotés sont une autre variante. L'improvisation de chansons espiègles ponctuées de mots étrangers souvent peu élogieux et déclamées à côté des adultes concernés sont aussi légions dans les centres fermés. Ces tactiques s'inscrivent clairement dans le registre étudié par J. C. Scott « des stratégies à travers lesquelles les groupes dominés parviennent à insinuer leur résistance dans le texte public, sous des formes déguisées » (Scott, 2009, 153). Ce sont alors bien souvent les adultes à qui ils reprochent, à leur tour, leur *double face* qui se voient visés.

c. Se surprendre à rire ensemble

Dans l'enfermement, la contrainte et la méfiance peuvent parfois se faire oublier. En effet, l'enfermement se déroule aussi dans des espaces interstitiels, lorsque les portes intérieures des locaux de la section se referment pour un moment ou que la lourde porte d'entrée s'ouvre pour une sortie de relative durée. Certains moments en classe ou en atelier, d'autres instants détournés de la vie sectionnaire tels une vaisselle, un temps en chambre, des sorties fussent-elles d'une heure pour les emplettes hebdomadaires ou de quelques jours pour un camp sont autant de petites « bulles » privilégiées. Dans ces « bulles », parfois microscopiques, le temps séquencé et sur-organisé peut se suspendre et se prendre en petits comités. Loin du quotidien collectif, loin du regard des siens et des autres, certains jeunes et certains adultes se découvrent des sujets communs de conversation et se surprennent à rire ensemble. On entend alors davantage blaguer dans la réciprocité. Des comiques de situation sont souvent le point de départ d'un fou rire où « l'autodérision » ne blesse pas mais, au contraire, rapproche. Par exemple, en promenade, on peut découvrir et rire ensemble de la phobie des chiens ou des araignées d'un grand gaillard lorsque celui-ci saute au cou de son compagnon de marche. Durant les courses hebdomadaires, un échange de regards entre le jeune et l'adulte au moment où l'employé vide la caisse peut aussi provoquer un important fou rire qu'ils sont seuls à comprendre dans le magasin.

Dans ces moments volés au quotidien collectif, des liens peuvent se tisser et les tensions s'apaiser. Des embryons de confiance et de complicité semblent apparaître,

comme ce qui se dit et se partage reste entre soi et n'est pas réellement explicité aux autres, que ces autres soient alors les camarades d'infortune, les collègues ou les juges. L'évaluation s'oublie et le dialogue, vrai, peut s'enclencher. L'humour mais aussi le silence sont des choses qui se partagent dans l'enfermement

CONCLUSION

Dans le quotidien de l'enfermement, la démarcation formelle agit au niveau spatio-temporel entre les jeunes et les adultes, mais elle se poursuit aussi et s'affine en coulisse. Du côté des professionnels comme de celui des jeunes, nous avons vu que rire dans les moments d'entre soi permet de relâcher la pression, de se rapprocher et de se souder. Mais, de manière simultanée, lorsque la fonction sociale de l'humour opère, son pouvoir d'exclusion agit également. L'humour peut, de la sorte, creuser la ségrégation réciproque qui s'observe entre les jeunes et les intervenants, une ségrégation où la méfiance s'insinue et participe à des mécanismes de repli entre soi.

Au regard des difficultés d'intercompréhension entre les jeunes et les adultes, rire des autres entre soi apparaît comme un précieux refuge. Et ce, certainement pour les jeunes qui n'ont pas véritablement la parole pour dire ce qu'ils pensent ou contester l'ordre établi, encore moins la légitimité de rire *dans la face* des intervenants. Un parallèle peut être fait entre rire des adultes pour les jeunes et rire des *chefs* pour les intervenants en ce qu'on peut les envisager tous deux comme une prise de liberté à l'égard d'un cadre marqué par la contrainte et la discipline. Néanmoins, la contrainte et la discipline que subissent les intervenants sont, d'après nous, étroitement liées à celles qu'ils se doivent de mettre en œuvre à l'égard des jeunes placés. S'ils n'ont pas toujours la possibilité de dire ce qu'ils pensent de cet ordre établi à leurs supérieurs, les intervenants ont, eux, davantage la liberté de s'exprimer devant les jeunes à leur égard. Ils peuvent même parfois oublier leur bienveillance et rire de certains jeunes en leur présence. Quand l'autodérision devient de la dérision forcée, l'humour peut blesser. Dans ce jeu inégal, l'humour partagé entre jeunes à l'insu des adultes peut être envisagé comme un pan du « texte caché » (Scott, 2009), développé face à la domination dont ils font l'expérience tout au long du placement. Et, dès lors qu'il s'agit de résister, l'humour peut se révéler corrosif, les mots acides et le plaisir partagé sadique. D'après J. C. Scott, « une certaine jubilation à voir les infortunes d'autrui » se retrouve, en effet, dans la vie intérieure de nombreux groupes dominés : « Cela incarne un désir de réciprocité négative, une remise à zéro des compteurs où les puissants seront faits modestes et où les derniers seront les premiers » (2009, 55).

En marge de la prise en charge collective, certains jeunes et adultes peuvent, heureusement, se surprendre à rire ensemble. L'humour a le pouvoir de dépasser les frontières, de gommer l'opposition et de permettre d'entrer en relation, de trouver un « nous » intermédiaire. Par le rire, la glace peut se briser et, dans ces moments privilégiés, les discussions s'engagent plus facilement et la confiance

s'installe parfois. « L'humour peut en effet stimuler une relation affective. Il engage à ce titre une manière d'être de l'humoriste qui met en jeu les besoins d'attachement, d'acceptation et d'investissement » (Humbecq et Berger, 2008, 102).

Le rire et l'humour ont ses fonctions plurielles qui paraissent permettre la cohabitation, dans un environnement clos où agissent des rapports sociaux en déséquilibre, sans que n'éclatent véritablement les tensions pourtant latentes. Grâce aux ressorts de l'humour, le face à face peut passer quasiment inaperçu sur la scène sectionnaire. Mais le face à face peut aussi éclater : certains jeunes peuvent exploser en tenant ouvertement tête aux adultes ou en leur disant *en pleine face* ce qu'ils en pensent. De ce que nous en avons observé, alors que les sources de différends peuvent être nombreuses dans le microcosme aux rapports de force inégaux, c'est autour de la mission d'observation et d'évaluation qui revient aux intervenants que se cristallisent les tensions les plus heurtantes. Les jeunes qui s'insurgent en refusant violemment cette mission sont alors rarement gagnants car les sanctions tombent : régime individuel, mise en chambre ou à l'isolement... généralement accompagnés d'un rapport au juge. Certains jeunes peuvent aussi décider de se taire. Ce mutisme altère l'intervention des adultes, et parfois dans la foulée la cohésion de l'équipe,... les rapports négatifs au magistrat se succèdent. Cela peut entraîner pour certains jeunes au long parcours protectionnel (et qui ont, en fait, bien compris la justice des mineurs), la fin de celui-ci et le renvoi vers la justice des majeurs par le biais d'un dessaisissement. Moyen d'expression de solidarité et de manifestation de rejet, le rire a ses limites quand, dans l'enfermement, les idéaux d'aide des adultes, pourtant entachés par l'objectif d'évaluation, sont mis à mal.

Bibliographie

- ADAM, Christophe (2007). *Une clinique criminologique entre contrainte à l'impossible et décalage transitionnel : l'étude des pratiques psychosociales en milieu pénitentiaire à l'épreuve des auteurs d'infraction à caractère sexuel*, Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en criminologie, Promoteurs : J. Kinable, F. Digneffe, École de criminologie, Université Catholique de Louvain, 460 p.
- BERGSON, Henri (1900). *Le rire. Essai sur la signification du comique*, texte originalement publié en trois articles dans la *Revue de Paris*, 1^{er} février, 15 février et 1^{er} mars, Paris : Alcan,
- <http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/le_rire/le_rire.html> (page consultée le 20 octobre 2011).
- DICTIONNAIRE DE LA ZONE. TOUT L'ARGOT DES BANLIEUES (2000),
- <<http://www.dictionnairedelazone.fr/definition-lexique-s-schmitt.html>> (page consultée le 15 décembre 2009).
- FOUCAULT, Michel (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris : Gallimard, 318 p.
- FRISCH-GAUTHIER, Jacqueline (1961). « Le rire dans les relations de travail », *Revue française de sociologie*, Vol. 2, n° 4, p. 292-303.
- GOFFMAN, Erving (1968). *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris : Minuit, 452 p.

- HUMBEECK, Bruno et Maxime BERGER (2008), *L'humour pour aider à grandir*, Bierges : Mols, 138 p.
- JASPART, Alice (2010). *L'enfermement des mineurs poursuivis par la justice. Ethnographie de trois institutions de la Communauté française*, Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en criminologie, Promoteur : D. De Fraene, École des sciences criminologiques Léon Cornil, Université Libre de Bruxelles, 2 tomes, 537 p.
- JASPART, Alice (2011). « Enfermement des jeunes et temporalités. Entre cadence engourdissante et réveil angoissé », *Revue de droit pénal et de criminologie*, n° 4, p. 360-383.
- PAILLÉ, Pierre (2006). « Qui suis-je pour interpréter ? », dans PAILLÉ, Pierre (Slid.). *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain*, Paris : Armand Colin, p. 33-62.
- SCOTT, James C. (2009). *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris : Amsterdam, 300 p.
- STRIMELLE, Véronique et Françoise VANHAMME (2009). « Modèle vindicatoire et pénal en concurrence ? Réflexions à partir de l'expérience autochtone », *Criminologie*, Vol. 42, n° 2, p. 83-100.
- VIENNE, Philippe (2003), *Comprendre les violences à l'école*, Bruxelles : De Boeck, 210 p.

Notes

- 1 L'immersion a été menée au sein du Service d'Observation et d'Orientation à Régime Fermé (SOORF) de l'Institution Publique de Protection de la Jeunesse (IPPJ) de Fraipont, d'une section de l'IPPJ de Braine-le-Château et d'une section francophone du Centre fédéral *De Grubbe* à Everberg, en Belgique.
- 2 Le terme *section* est utilisé en Belgique depuis la fin du 19^{ème} siècle pour évoquer l'architecture et le type de prise en charge spécifiques au placement des mineurs délinquants. Aujourd'hui, la prise en charge *sectionnaire*, et collective, est généralement envisagée comme un microcosme social où s'apprennent les règles de vie en commun. Suivant cette perspective, cet apprentissage au cours du placement serait transposable dans la vie en société.
- 3 Notons que dans le langage institutionnel, on utilise les termes de *chambre* et d'*élève* mais les jeunes peuvent, quant à eux, parler de *cellule* et de *détenu*. Dans la suite du texte, les extraits d'entretiens et de carnets de terrain, de même que les expressions locales et le vocabulaire institutionnel, sont présentés en italiques, à la différence des écrits empruntés aux auteurs mobilisés mis entre guillemets.
- 4 Dans notre thèse, nous envisageons plus précisément la gestion *des* temps du placement car, au temps court évoqué ici, se joint un temps long prévu officiellement dans une perspective de réinsertion. Le projet *de reclassement* que chaque jeune est amené à mettre en place s'inscrit dans l'intersection paradoxale de ces deux temps. Dans le cadre de cette contribution, nous ne pouvons développer davantage ces questions de temporalités, nous nous permettons dès lors de renvoyer le lecteur intéressé à notre article (Jaspart, 2011).
- 5 Selon le *Dictionnaire de la zone* (2000), policier, gendarme.